

# LES INDIENS DE NOUVELLE CALEDONIE

(UNE ETHNIE DISPARUE PAR ASSIMILATION)

par J.-C. ROUX

Fin du 19<sup>ème</sup> siècle, la Nouvelle Calédonie — comme d'autres îles du Pacifique Sud — a reçu des contingents de main-d'oeuvre Asiatique. Parmi ceux-ci figurent des travailleurs d'origine Indienne. Ces apports furent pour la Nouvelle Calédonie si limités en effectif et placés dans des conditions si difficiles qu'ils ne permirent pas à ce groupe de se développer et de conserver son identité. Aujourd'hui, seuls des patronymes d'origine indienne permettent ainsi que quelques types physiques encore particuliers par rapport aux autres ethnies calédoniennes, à l'observateur attentif de déceler cette ancienne présence indienne qui s'est largement fondue dans la population calédonienne.

## I — BOURBONNAIS ET MALABARS DEVANT LE MIRAGE CALEDONIEN

Au moment de la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie par la France (Septembre 1853), la population autochtone de l'île était de l'ordre de 60.000 habitants environ. Cette nouvelle colonie assez grande par rapport à d'autres îles du Pacifique (19.000 Km<sup>2</sup>), jouissant d'un climat favorable avait paru propice pour l'établissement de colons pratiquant une économie de plantation coloniale et l'élevage. Plus tard (1874) la découverte de mines de Nickel importantes, puis de cuivre allait encore développer l'intérêt des milieux d'affaires Européens pour l'île. Afin de mettre en valeur sa nouvelle possession, l'administration coloniale Française encouragea l'installation de colons et leur accorda des concessions de terres souvent importantes principalement sur l'ensemble de la côte Ouest de la Nouvelle-Calédonie. Mais peu de colons profitèrent de ces avantages pour réaliser une mise en valeur ou bien n'obtinrent que de médiocres résultats jusqu'en 1864. Un des grands problèmes des colons résidait dans leur difficulté à trouver localement de la main-d'oeuvre docile, bon marché et nombreuse pour une économie de plantation.

Or l'île de la Réunion, une colonie française de l'Océan Indien, traversait depuis quelques années une crise grave due au marasme dans lequel se trouvait l'économie sucrière de l'île, par suite d'une maladie propre à la canne à sucre. Les colons réunionnais touchés par cette crise et influents à Paris demandèrent au Gouvernement Français de les aider. Celui-ci pensa que ces colons expérimentés, disposant de capitaux, habitués depuis des générations à la vie insulaire pourraient trouver dans la jeune colonie calédonienne des terres nécessaires et les facilités convenant à leur implantation pour y développer des plantations de canne à sucre. La colonie bénéficierait ainsi de l'arrivée d'une nouvelle génération habile permettant enfin son essor rural. Intéressés, les planteurs Réunionnais envoyèrent une délégation de quatorze d'entre-eux visiter la Nouvelle-Calédonie.

C.R.S.T.O.M. Fonds Documentaire

N° : 21774

Cote : B

Louis de TOURRIS, conseiller général de La Réunion et «*sucrier*» lui-même dirigeait cette mission qui devait visiter l'île et y rencontrer des colons réunionnais déjà installés et ayant entrepris de petits essais de canne à sucre (vers Nakéty).

La mission, dans son rapport aux Autorités coloniales, (1) donna un avis favorable à l'installation de planteurs réunionnais sur l'île. Il n'était pas envisagé dans ce rapport l'appel à une main-d'oeuvre Réunionnaise ou extérieure et seul le commentaire final du journal faisait allusion à cette nécessité «*l'immigration d'indigènes des îles environnantes sera d'un puissant secours.... Il faudrait demander des travailleurs à la population aborigène*». Ensuite les choses allèrent très vite puisque dès la fin 1864 les premiers planteurs Réunionnais (on les pela «*Bourbonnais*» en Nouvelle-Calédonie) commencèrent à s'installer en introduisant avec eux les premiers contingents d'Indiens. (2)

Les Indiens, en effet, étaient présents depuis longtemps déjà à l'île de La Réunion où ils étaient amenés sous contrat de travail pour les plantations de même qu'à l'île Anglaise de Maurice. Ces Indiens étaient considérés comme d'excellents ouvriers de plantation : dociles, travailleurs, économes, cherchant à mener dès que cela leur était possible, une paisible existence familiale.

Les travailleurs Indiens provenaient soit des Comptoirs Français de l'Inde (PONDICHERY-KARIKAL-MAHE-YANAHON-CHANDERNAGOR) soit, grâce à la Convention Franco-Britannique du 1<sup>er</sup> Juillet 1861, étaient recrutés dans les territoires de l'Inde Britannique mais ne pouvaient servir qu'à l'île de La Réunion ou aux Antilles-Guyanne Françaises. Aussi les Indiens amenés en Nouvelle-Calédonie furent recrutés à La Réunion comme réengagés après l'expiration de leur premier contrat. La moitié de ces travailleurs était originaire de KARIKAL et PONDICHERY, l'autre moitié des Indes Anglaises, principalement de la région de MADRAS.

A La Réunion, ils étaient appelés Malabars du nom de la côte des Malabars et c'est le nom qu'ils garderont en Nouvelle-Calédonie.

De 1864 à 1868, soixante dix sept Indiens furent introduits par les colons Réunionnais DUBOISE, GUILLONNEAU, de GRESLAN, BEAUCOURT. En 1869, le colon de GRESLAN en introduit 136, en 1870 de TOURRIS en amène 163. Le dernier convoi avec 64 adultes et 13 enfants arriva à NOUMEA le 9 Août 1875.

Il n'est pas possible de fixer avec exactitude (3) la proportion d'hommes et de femmes, et l'âge de ces 454 Indiens mais il est permis de penser que comme pour les autres convois de travailleurs engagés, les célibataires devaient largement dominer comme le montre plus loin l'analyse de l'état civil que nous avons faite pour la région de LA FOA.

Ces travailleurs indiens furent introduits avec les outils de culture, les plants de canne à sucre, et de nombreux plants d'arbres ou d'épices appréciés à l'île de La Réunion. Ils seront regroupés en plusieurs plantations situées en bord de mer sur la côte Ouest de la Nouvelle-Calédonie entre Bourail au Nord et la Baie de St. Vincent au Sud. La principale colonie indienne se situa à la OUAMENIE (avec 136 travailleurs Malabars). Les usines à sucre et distilleries de Rhum de BOURAKE (près de BOULOUPARI) puis, plus tard, de BAKOUYA près de Bourail furent des utilisatrices de cette main-d'oeuvre déjà spécialisée dans les techniques de culture et traitement de la canne à sucre.

Mais ce mouvement de colonisation Réunionnais allait vite connaître une série d'échecs graves dus à la mauvaise connaissance des sols, à la sécheresse aux ravages des sauterelles. Ainsi pour la zone de culture de canne créée autour de Bourail mais exploitée par la Pénitencière et non par des Réunionnais et dont les chiffres illustrent les difficultés générales rencontrées, la production variera entre 2686 tonnes en 1878, 3386 tonnes en 1880 ; en 1881 la récolte sera nulle du fait de la sécheresse et atteindra seulement 312 tonnes en 1882.

A ces difficultés naturelles provoquées par la méconnaissance des conditions agronomiques propres à la Nouvelle-Calédonie s'ajouteront semble-t-il des difficultés humaines. La main-d'oeuvre Indienne fut isolée dans quelques grandes propriétés qui elles-même constituaient des îlots de colonisation mal desservis au niveau des communications, coupés du reste du pays et principalement de NOUMEA seule zone véritablement active à l'époque. Les conditions de travail imposées par des chefs d'équipes recrutés souvent sur place et ne connaissant pas la psychologie des Indiens, la difficulté de surveillance par les autorités administratives souvent lointaines des conditions de vie dans les sucreries mèneront à des abus. Forcés à travailler plus que prévu dans le contrat, dans des conditions nouvelles par rapport à la vie de plantation à La Réunion, parfois mal nourris et subissant des châtimens corporels, les « *coolies indiens* » de la plantation de KERVEGUEN se révoltent en 1870 et assassinent un chef d'équipe brutal. L'affaire sera jugée à NOUMEA (4) mais ne semble pas provoquer un changement radical de comportement dans les rapports que certains entretiendront avec la main-d'oeuvre indienne dont on jugeait qu'elle coûtait déjà trop cher par rapport aux bénéfices réels donnés par les plantations.

En 1875, de TOURRIS établit à La Foa une colonie de 136 Indiens Malabars qui doit se consacrer à la culture de la canne. A la suite des échecs successifs des planteurs Réunionnais qui abandonnent l'un après l'autre leurs domaines et parfois regagnent La Réunion ou vont se consacrer à l'élevage extensif avec une faible main-d'oeuvre, on assiste à la dispersion des travailleurs indiens des plantations. Ceux-ci vont s'engager ailleurs comme ouvriers agricoles, jardiniers, blanchisseurs ou cuisiniers (GASCHER op. cité). Mais une partie d'entre-eux, démoralisés par un environnement nouveau et difficile, coupés de leurs habitudes de vie en groupe, tomba dans le vagabondage, l'oisiveté voire la délinquance (prostitution, vol). L'Administration fit son possible pour s'en débarrasser en les poussant à s'embarquer pour le Queensland ou Fidji dont les plantations en cours de développement souffraient du manque de main-d'oeuvre. Quant aux éléments sérieux ayant quelquefois femmes et enfants, on les regroupa autour de La Foa où on leur accorda des petits lots de terres à cultiver (5). Au 1<sup>er</sup> Janvier 1882, il ne restait plus que 176 indiens en Nouvelle-Calédonie presque tous rassemblés à La Foa (et 173 en 1884 (7) dont 26 femmes et 25 enfants).

## II — LES INDIENS DE LA FOA

On a extrêmement peu d'informations officielles sur ce que fut la vie de ces colons Indiens de La Foa. Ils furent concentrés entre cinq à dix kilomètres du centre de La Foa sur la route de Nouméa à Bouloupari, à Naïna, qui devait garder pendant longtemps le nom de Plaine des Malabars et plus au sud à Forêt Noire. Le choix de ces deux sites explique peut-être que l'expérience ait lentement périclité. Ces plaines conviennent mieux à l'élevage qui est leur vocation

actuelle qu'à des cultures délicates, car elles sont souvent affectées par la sécheresse et leurs sols surtout à Forêt Noire semblent de valeur médiocre pour une agriculture reposant sur des techniques traditionnelles.

L'analyse du registre des propriétés des secteurs de Naina et de la Plaine des Malabars, malgré certaines erreurs ou omissions probables de l'époque, permet néanmoins d'apprécier l'importance du phénomène Indien dans la région et son évolution.

**Analyse des inscriptions foncières (6) :** Pour Naina, l'ensemble des propriétés détenues entre 1880 par les Indiens atteint 342 hectares répartis en 81 lots de terre. La taille de ces lots est en moyenne comprise entre 3,5 ha et 5 ha, mais on trouve quelques petits lots (une quinzaine de 5 à 15 ares) et quelques lots plus grands entre 10 et 12 hectares.

Pour Forêt Noire, on ne trouve que 8 lots ayant appartenu à des Indiens, mais leur taille est plus grande puisqu'ils totalisent 53,53 hectares. Ainsi c'est au total 395,61 hectares répartis en 89 lots entre Naina et Forêt Noire qu'auraient possédé les Indiens de La Foa.

Les lots ont été acquis au début des années 1880 pour Naina et plus tardivement pour Forêt Noire puisque les inscriptions s'y situent entre 1897 et 1911 traduisant probablement une évolution historique différente de celle de Naina.

#### Période d'obtention des lots : Nombre de lots

##### Naina

1880 .....	23
1881 .....	21
1882 .....	27
1883 .....	7
1884 .....	3

##### Forêt Noire

1897 .....	4
1911 .....	3
1918 .....	1

Il apparaît que 54 propriétaires se partagèrent les 81 lots de Naina et 6 propriétaires ceux de Forêt Noire. Ainsi, ce sont 60 Indiens que nous trouvons installés à La Foa à partir de 1880. Mais cette propriété va vite évoluer dans le temps à cause des échecs rencontrés par les colons Indiens et sanctionnés par l'abandon ou la vente de leurs terres. En effet presque tous les lots de terres de Naina en dix ans maximum changeront tous de propriétaires. Le temps moyen de la durée de la propriété des Indiens se situe entre 5 et 6 ans ce qui traduit l'instabilité de cet établissement et sa fragilité. Entre 1888 et 1890 un Européen, Monsieur CAMOUILLY, Chef du Service des Domaines à Nouméa va racheter pour lui-même une partie des terres indiennes soit 205 ha environ, soit plus de la moitié des concessions de Naina. Que penser des conditions de ces tractations personnelles menées systématiquement à son compte par le Chef du Service des Domaines ? D'autres part, divers colons Européens rachèteront dans la même période 51,53 hectares de concessions jusque là indiennes. Ainsi à Naina vers la fin du siècle, il ne reste plus que moins d'une centaine d'hectares de terres sur 342 à l'origine aux colons

Indiens. Si nous savons d'autre part (8) qu'une partie de ces terres furent retirés pour «non mises en valeur» par l'administration coloniale et confiées à des colons Européens, on comprend le jugement porté par le gouverneur OLRV dans une correspondance de 1880 «on peut dire que cette immigration a donné des mécomptes tels que depuis plusieurs années nul n'a songé à y recourir». Seuls les Indiens installés à Forêt Noire plus tard garderont une partie de leur terres jusqu'à aujourd'hui.

### Essai de démographie des familles indiennes de La Foa

Nous avons essayé de reconstituer les généalogies des familles d'Indiens installés à La Foa. Cette tâche s'est révélée impossible. En effet, les inscriptions sur les registres de l'état civil de La Foa ne débutent qu'en 1883 et s'avèrent fragmentaires, les orthographes des patronymes sont souvent approximatives voire fantaisistes. On peut penser qu'ici comme dans d'autres régions de Nouvelle-Calédonie, les difficultés propres à la circulation des hommes, l'isolement de l'habitat, la méconnaissance des règles administratives ont fait que pendant de longues années des omissions ou erreurs ont entaché l'état civil. Il semble aussi que certaines naissances chez des femmes Indiennes placées chez un employeur ou soumises à une sorte de vagabondage sexuel toléré par la famille n'aient pas été fidèlement transcrites. Néanmoins l'étude que nous avons faite systématiquement du registre d'état civil de La Foa permet quelques remarques intéressantes. Nous trouvons parmi les personnes décédées, Madras comme lieu de naissance indiqué. C'est le cas de KICHENIN décédé à 90 ans en 1890, KUTNIN décédé à 55 ans en 1887, MONTALOU décédé en 1886 à 80 ans, Irlapin VIRAPIN décédé en 1887 à 65 ans, ALAMEL 32 ans décédé en 1885, VERASSAMI 75 ans décédé en 1889, WAINLILIGON Kaka 61 ans décédé en 1888, VALRETI 47 ans décédé en 1891 et MALKAO 65 ans décédé en 1890. Nous avons relevé le nom de deux Indiens nés à l'île de La Réunion : MAKARA 75 ans décédé en 1890 à Saint-Paul et Riguin KITCHELIN décédé en 1891. Ainsi la branche Indienne «Anglaise» paraît bien établie bien que la localisation de Madras qu'on lui donne doit probablement sous entendre la région de Madras. On peut être étonné par le nombre de vieux ayant achevé leur vie en Nouvelle-Calédonie et y étant arrivé à un âge avancé. Au niveau des mariages entre Indiens, les mentions de l'état civil nous apprennent que les époux sont unis «selon la loi indienne». Pour quelques mariages et naissances, l'âge des époux permet de constater qu'il peut exister des différences d'âge parfois sensibles entre le mari et sa femme, ce qui semblait correspondre à une coutume durable de l'époque dans le milieu indien.

Ainsi nous avons relevé que Arsapin SOURAMENI à 11 ans de plus que sa femme Kamatchi VERASSAMI, Kermal SOUPRAYEN en a lui 19 de plus, VALRETI établit un record, lui ayant 45 ans et son épouse 17 ans, MARIDAS Eugène a 17 ans de différence ; avec Condoya ARCHIMIN et PAILLANDI on retrouve des différences plus normales de 6 ans et 2 ans respectivement. dernière indication importante pour l'avenir de ce groupe Indien de La Foa : l'apparition assez rapide de mariages mixtes officialisés qui cachent aussi des états de fait ou des unions mixtes plus nombreuses, plus ou moins durables et difficiles à analyser. Ainsi WAINLILIGON J.B. épousera en 1899 une calédonienne (Marié LACROCE), une demoiselle KAMATCHI épousera un ancien militaire devenu colon, Jules Léon ILBERT en 1889, LOIRET Paul, colon, s'unira à Emélie TANDRIEN, INACHOUMOUTOU Joséphine épousera le colon LEFEBRE . . . . .

Ces cas ainsi cités intégralement permettent, bien que partiellement, de faire un tableau certes imprécis de cette communauté indienne : les célibataires devaient y dominer, ainsi qu'un certain nombre d'Indiens âgés suivant par habitude et sécurité leurs «*maîtres*» en Nouvelle-Calédonie et un faible contingent d'Indiens déjà mariés dont les enfants, pendant une ou deux générations s'uniront parfois entre Indiens et puis de plus en plus avec les Calédoniens. Ce processus a commencé très tôt et aujourd'hui a abouti à l'assimilation complète des «*malabars*» à la population calédonienne même chez les «*vieux Indiens*» encore vivants. Ainsi «*Mémé*» CARPIN épousera dans l'entre-deux guerres la fille d'un ingénieur Anglais, Mr. CONDOYA, une Calédonienne, rien que pour des cas pris à La Foa. Dernier trait à évoquer, ces Indiens créeront souvent de grandes familles de 5 à 10 enfants.

### III — L'EVOLUTION DES INDIENS DE LA FOA

Aujourd'hui la Communauté Indienne de La Foa s'est dissoute et seules quatre familles d'Indiens restent à La Foa, toutes métissées avec des Européens ; elles représentent la cinquième génération d'Indiens du Territoire. Seules des enquêtes directes auprès de ces derniers représentants nous ont permis, en l'absence de tout document d'époque, de reconstituer les principaux éléments qui ont marqué la vie des Indiens de cette région. Dès qu'ils furent fixés, les Indiens durent procéder au débroussaillage souvent long et pénible des terrains qu'ils avaient obtenus en utilisant des charrues tirées par des boeufs. Pendant un temps, ils se consacrèrent à une agriculture d'abord d'auto-subsistance pour assurer la nourriture de leur famille. C'est la culture du Maïs, consommé en galette, qui aurait remplacé le pain et fourni la nourriture de base des Indiens. Des légumes, des arbres fruitiers souvent apportés de La Réunion assureront plus ou moins régulièrement le complément alimentaire. L'élevage de chèvres très prisées par les Indiens et de la volaille remplaçait la consommation de porc et de bœuf qui était proscrite par la religion ancienne. La pêche sur le lagon proche permettait un complément très apprécié.

Les Indiens s'efforcèrent aussi de développer quelques plantations de façon à obtenir des ressources monétaires. Ils cultivèrent le café et le cacao (dont on arracha au cours de travaux récents les derniers plants ensauvagés). Les Indiens saignaient aussi les banians, arbres qui fournissaient du lait de latex et ils cultivèrent du ricin. Les ventes de miel, de bois coupé fournissaient encore quelques petits revenus ou permettaient des échanges avec les autres colons Européens. Mais il ne semble pas qu'une grande prospérité ait résulté de ces activités et bien que les Indiens de La Foa aient été jugés sérieux et honnêtes, très vite une partie d'entre-eux s'essaya à d'autres activités ce qui entraîna la vente des terres qu'ils ne cultivaient plus à d'autres colons.

Vers 1900, certains Indiens s'étaient installés à Nouméa à la Vallée du Tir où jusqu'à nos jours il en subsiste quelques familles. D'autres allèrent s'employer comme ouvriers agricoles chez des colons et certains feront des cultures de riz à Kouaoua. Quelques uns installés à Bourail travaillaient à l'usine de sucre de Bacouya. Le transport avec char à boeuf, sur les mines ou entre les villages, employa aussi des Indiens, d'autres parmi les jeunes se feront gardiens de troupeaux ou jockey à Nouméa ce qui paraît avoir été leur métier noble. Les femmes se placèrent comme femme de maison où elles étaient appréciées, cuisinières, lingères. Pour la majorité, l'existence fut dure et laborieuse d'autant qu'ils eurent de grandes familles.

## Vie sociale

Il est difficile d'apprécier aujourd'hui à travers les récits des Anciens Indiens la réalité de la vie sociale de ceux implantés dans la région de La Foa. La première génération parlait dans sa langue et souvent fort mal le Français. Il apparaît que les parents aient obligé leurs enfants à parler Français. Aujourd'hui seuls quelques rares vieux parlent encore une langue bien édulcorée par le Français. La religion n'a pas semble-t-il résisté et si un temple Indouhiste exista jusqu'en 1936 à la 2<sup>ème</sup> Vallée du Tir à Nouméa, la pratique religieuse a totalement disparu. A Naina, les Indiens eurent un cimetière, désaffecté maintenant depuis longtemps et nombre d'entre-eux sont enterrés au cimetière de La Foa. Jusqu'en 1910, les Indiens organisaient à Forêt Noire une grande Fête traditionnelle qui durait trois jours et où étaient conviées les autorités publiques et les notables. Pendant la première génération, il existait une différence de droits politiques et publics entre les Indiens venant des territoires Français et ceux venant des territoires Anglais. Les originaires de ces derniers n'avaient pas droit à l'accès des bars où on consommait l'alcool. Les Indiens Français furent considérés comme des citoyens Français et participèrent à la vie politique du Territoire (Mr. CONDOYA fut jusqu'en 1977 maire de La Foa), certains autres furent combattants volontaires en France lors des deux dernières guerres. Si lors de leur installation à La Foa, vu leur nombre, leur isolement et leur déracinement, les Indiens vivront repliés sur eux-mêmes, la deuxième génération s'ouvrit sur les milieux calédoniens, ce qui explique le large métissage actuel. Si un certain nombre resta officiellement célibataire, il y eut des concubinages assez nombreux parfois avec des Mélanésiens. D'après les témoignages que les anciens Indiens nous ont donné, à partir de 1900 La Foa se vide d'une partie de ses Indiens ; en 1918-20 il restait six grandes familles (Condoya VINGOUROUX, 8 à 10 enfants), ARSAPIN (12 enfants), Condoya ARCHININ (5 enfants), GRAVINA, PAILLANDI (5 à 6 enfants), RANGAS-SAMY (6 ou 7 enfants) soit près d'une cinquantaine de personnes purement indiennes (les mères étant toutes filles d'indiennes). A cela s'ajoutait un nombre indéterminé de ménages mixtes franco-indiens.

Aujourd'hui il reste quatre famille d'origine indienne, les CONDOYA, CARPIN, WAINLINGON, PAILLANDI. Toutes sont ethniquement hétérogènes.

## IV - LES «AUTRES INDIENS» DE NOUVELLE-CALEDONIE

Quelques sources font état de l'arrivée de 500 Indiens en 1896 (9) pour les travaux agricoles de la colonisation FEILLET, mais nous n'avons pas retrouvé de précisions sur cette information. Il en est de même pour l'arrivée de plusieurs convois d'Indiens entre 1901 et 1902 (10) qui auraient amené plusieurs centaines de travailleurs (442 exactement) des Indes Françaises pour travailler sur les mines de Nickel où ils ne s'adaptèrent pas au travail. Néanmoins une étude des recensements officiels atteste (11) bien que de 1906 à 1937 il y eut un nombre décroissant d'Indiens en Nouvelle-Calédonie (12).

Il semblerait qu'à la fin de leur contrat, ces travailleurs aient regagné dans leur grande majorité leur point de départ. Il y eut aussi et jusqu'à nos jours la présence d'Indiens Français nés dans les anciens comptoirs et effectuant comme fonctionnaires des séjours en Nouvelle-Calédonie. Enfin lors du dernier boom du nickel, en 1966-72, un pressant besoin en main-d'œuvre amènera certaines sociétés (Le Nickel, Hôtellerie) à faire venir pour des périodes précises quelques dizaines d'Indiens de Fidji. Ne parlant pas Français, la plupart à la fin de leur contrat ont regagné Fidji.

## Le groupe Indien de Nouméa (13)

Il s'est fixé fin du siècle dans la capitale calédonienne à partir d'éléments qui après avoir quitté les plantations réunionnaises ou le groupe Indien de La Foa s'établirent à Nouméa et s'y employèrent. S'il est difficile de fixer leur nombre exact à l'époque, on sait qu'ils s'établirent à la 2<sup>e</sup> Vallée du Tir, près des installations de la Société Le Nickel, où certains étaient employés et où ils vivaient avec des Arabes et certains éléments interlopes et marginaux du Nouméa d'antan. Vers 1930, il y aurait eu près d'une cinquantaine d'Indiens à Nouméa, la moitié étant mariée. Notons dans ce petit groupe d'Indiens, la famille DUCOIN dont le fondateur était né à Pondichéry en 1880 et avait été amené à Nouméa début du siècle, s'était marié avec une fille PALLANDI, d'Indiens de La Foa. Il eut 12 enfants et le lieu qu'ils habitaient Vallée des Colons fut nommé «*Plaine des Malabars*». Notons que tous les enfants DUCOIN épouseront des Calédoniennes. Il apparaît que les Indiens de Nouméa qui occupèrent souvent à la fin de leur vie des emplois appréciés et avaient une vie sociale et familiale parfois exemplaire évitèrent pour la plupart d'entretenir ou de conserver des liens étroits avec leurs compatriotes de brousse. Le vieil Indien RAMIN qui avait créé un temple indien Vallée du Tir possédait des livres religieux indiens qu'il commentait jusqu'en 1936 avec quelques uns de ses vieux amis en langue Tamil. Avec la seconde génération, les liens se distendirent et le fait culturel Indien semble avoir disparu à Nouméa sauf au niveau des goûts culinaires. Le plus vieux des Indiens venus travailler en Nouvelle-Calédonie, NARANAIM né à Karikal est mort en 1973, âgé de 92 ans, chez les sœurs de Nouméa. Il y a aujourd'hui une dizaine de familles d'origine indienne à Nouméa, un seul, Monsieur Maurice DUCOIN, très attaché à ses origines, a fait en 1969 le pèlerinage du retour aux sources familiales à Pondichéry.

On doit constater aujourd'hui qu'il n'y a pas de «*fait Indien*» en Nouvelle-Calédonie, et qu'il n'y existe plus au sens sociologique et culturel de communauté indienne. Cela peut paraître surprenant alors que souvent les Indiens d'Outre-Mer avec quelques familles seulement dans certains pays ont gardé presque intactes leurs langues, leur religion, leur culture et leur pureté ethnique. En Nouvelle-Calédonie des conditions particulières semblent avoir joué. La dureté des conditions de vie de l'époque n'a pas favorisé le maintien de la culture indienne, car il fallait survivre donc s'adapter au milieu local. Composé de travailleurs frustrés, le milieu indien n'avait peut être pas les hommes soucieux de tradition qui auraient pu lui conserver sa pureté ethnique. Considérés malgré quelques-uns des préjugés coloniaux de l'époque comme citoyens Français, ces Indiens ont cherché à s'intégrer dans une société qui était ouverte aux hommes entreprenants et laborieux. Leurs qualités de sérieux, leur gentillesse naturelle, le fait qu'ils acceptèrent de renoncer à une partie de leurs traditions leur ont ouvert par les mariages mixtes, les portes des classes moyennes calédoniennes assez cosmopolites pour les intégrer sans difficultés.

Citoyens loyaux, modestes dans leurs ambitions, appréciés pour leur valeur dans un cadre de colonisation latine ouverte, ils ont lentement trouvé une place satisfaisante dans le peuplement calédonien et se considèrent aujourd'hui comme y appartenant de plain-pied et définitivement. Les jeunes et les moins jeunes ne manifestent aucun souci de renouer avec le monde indien, même si une forte curiosité envers le pays de leurs ancêtres peut se manifester chez quelques-uns (14).

J.C. ROUX

Géographe de l'Office de la Recherche  
Scientifique et Technique Outre-Mer  
Nouméa — Nouvelle-Calédonie

- (1) cf. Moniteur de Nouvelle-Calédonie n° 267 du 26 novembre 1864.
- (2) et quelques «cafres»; travailleurs recrutés à Madagascar ou au Mozambique dont un fut installé à LA FOA (Augustin).
- (3) Les chiffres cités sont tirés du livre de Pierre GASCHER «La Belle au bois dormant». Regards sur l'Administration coloniale en Nouvelle-Calédonie de 1874 à-1894. C'est le seul ouvrage précis sur cette question (p. 230). NOUMEA 1975.
- (4) D'après l'auteur anonyme «Correspondance sur la Nouvelle-Calédonie», publiée par le Bulletin de la Société d'Etudes Historiques de NOUMEA n° 37. 1975.
- (5) Source : Service des Domaines à Nouméa.
- (6) Confère : Clovis SAVOIE : Histoire de la Nouvelle-Calédonie et de ses Dépendances. NOUMEA - 1921.
- (7) Confère : Guide bleu de Nouvelle-Calédonie, p.119.
- (8) Le décret du Gouverneur COURBET du 29 août 1882 retire à 16 Indiens, 16 lots de terre du «village de La Foa», «considérant que ces Malabars, à qui des lots de La Foa ont été concédés depuis plus d'une année, n'ont encore fait aucune installation». Bulletin Officiel de la Nouvelle-Calédonie. 1882.
- (9) Le bulletin du Centenaire de la Nouvelle-Calédonie - NOUMEA 1953 et Guide Bleu de la Nouvelle-Calédonie. Paris 1972.
- (10) ALBERTI J.B. Etude sur la colonisation à la Nouvelle-Calédonie PARIS 1909.
- (11) Géographie de la Nouvelle-Calédonie J.P. FAIVRE - J. POIRIER - P. ROUTHIER - PARIS 1955.
- (12) 1906 : 389 Indiens - 1911 : 112 - 1927 : 67.  
1926 : 33 Indiens - 1931 : 40 - 1936 : 27.  
En 1921 sur 67 Indiens, 50 résidaient à Nouméa et en 1931, 33 Indiens sur 40 étaient recensés aussi à Nouméa.
- (13) Quelques descendants d'Indiens vivent aujourd'hui isolés en brousse : ARSAPIN près de POUM et de OUEGOA, VELAYOUDON à BOURAIL, APAGANOU à GOMEN, MARTIAS à POYA.
- (14) Cet article a été publié en anglais dans l'ouvrage «Pacific Indians» Université de Fidji. Institute of Pacific Studies - 1981 - Il est ici publié en français par l'aimable autorisation de R. CROCOMBE direction de la Publication à Fidji.



## Sommaire d'ARCHIPEL

26

### Echos de la Recherche

Un Colloque sur la Province de Sumatra-Nord, Hambourg (RFA), novembre 1981 (Christian PELRAS).

La Troisième Rencontre littéraire nousantarienne, Kuala Lumpur, décembre 1981 (Laurent METZGER).

### Notes brèves

Denys LOMBARD, Un grand précurseur : Antoine Cabaton (1863-1942).

Guide Archipel V : Bengkulu et son arrière-pays, suivi de : «Un combat naval franco-anglais dans les eaux de Bengkulu (1803)» (H. CHAMBERTLOIR, D. LOMBARD, J. MORICEAU).

### Notes d'Archéologie musulmane

Andrew D.W. FORBES, The Mosque in the Maldivé Islands, A. Preliminary Historical Survey.

HASAN MUARIF AMBARY, Laporan Penelitian Kepurbakalaan di Pajang, Jawa Tengah.

### Techniques et Histoire

Gabriel RANTOANDRO, Contribution à la connaissance du «papier Antemoro» (Sud-Est de Madagascar).

Claude GUILLOT, le *druwang* ou «papier javanais».

ABU RIDHO et WAHYONO M., La fabrication de la céramique à Singkawang (Kalimantan-Ouest) (trad. Claude GUILLOT).

Marie-France DUPOIZAT, L'artisanat de la céramique en Malaisie orientale.

### Diaspora chinoise et Littératures

Gilbert HAMONIC et Claude SALMON, La vie littéraire et artistique des Chinois *peranakan* de Makassar (1930-1950).

Claudine SALMON, *Taoko* or Coolies ? Chinese Visions of the Chinese Diaspora.

### Comptes-rendus

ABONNEZ-VOUS A ARCHIPEL - EHESS 732  
54, Boulevard Raspail - 75270 PARIS Cedex 06